

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UN AN (52 N^{OS}) 5 F⁵⁰

BUREAU RUE DE LA METUVE



GAUCHEMAR DU FUTUR ELECTEUR CAPACITAIRE

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Franco par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

La ligne fr. » 23

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne » 1

On traite à forfait.

CHRONIQUE

Les grandes manœuvres sont terminées. Enfin.

De vrai, la Belgique se transformait en un vaste champ de manœuvres. Des soldats, des caissons, prenaient la place des cultivateurs et des charrues. Le bélement des brebis était étouffé sous la pétarade des feux de file, et la voix grave du bœuf se taisait devant le stentor du canon.

Sans la présence, à la suite des armées, d'un tas de bons bourgeois peu belliqueux, on aurait pu croire que l'on se trouvait en guerre — pour de bon.

C'est même de ces bons bourgeois que je me propose de parler un brin.

Subitement, à la suite des premières manœuvres en terrains variés, l'épicière belge — le moins militariste cependant de tous les épiciers passés, présents et futurs — est devenu un stratège enragé. La tactique n'a plus eu pour lui le moindre secret. Il discute *mouvements tournants, attaques de flanc, cavalerie courante*, comme s'il ne s'était occupé que de pareilles choses toutes sa vie; il donne gravement son avis sur les fortifications en mettant son opinion sur le même pied que celle de Tottleben ou de Brialmont, et l'on voit M. Berbuto ou M. Vandenberghe, marchands de tripes et de saindoux, parler de Vauban, comme s'ils avaient été à l'école avec lui, et de Jomini comme d'un proche parent.

C'est assurément là une belle ardeur. Seulement, je serais curieux de voir ce qu'elle peut produire de bien utile — ou de très agréable pour ceux qui en sont atteints?

Utile, évidemment elle ne peut guère l'être. Ces grandes manœuvres ne sont, somme toute, que des représentations à grand spectacle, dont tous les acteurs, depuis les forts ténors jusqu'aux comparses, sont payés par ce même bon bourgeois — qui crie, cependant, comme un écorché dès qu'on augmente de cent sous ses contributions annuelles.

Or, il est clair que plus les bons bourgeois prendront goût à ces manœuvres, plus ils chanteront les louanges des belles divisions, des beaux cavaliers, des jolis canons, plus on sera tenté, en haut lieu, d'augmenter les frais de ces manœuvres.

Le « ils chantent, ils payeront » trouve ici une admirable application.

Il est vrai que si les Bonaparte de l'épicerie se doutaient de la chose, ils cesseraient immédiatement de chanter — seulement, ils ne s'en doutent pas.

La conclusion, dira-t-on.

La conclusion la voici.

C'est que les grandes manœuvres — assurément utiles, étant admises, d'abord l'utilité d'une armée — devraient être organisées d'une façon moins théâtrale, mais plus sérieuse et plus économique.

Il est prouvé — et tous les hommes du métier sont de cet avis — que les combats, les fusillades, les canonnades ne servent de rien et sont faites simplement pour amuser le public. Ce qui constitue le caractère sérieux, utile des manœuvres, ce ne sont pas les combats bruyants et les charges brillantes (qui se font aussi bien au champ ordinaire des manœuvres); non, ce sont les marches de la troupe, les grands mouvements des brigades et des corps d'armées, c'est l'organisation de l'intendance, ce sont les essais de télégraphe de campagne, toutes ces choses enfin que le public incompetent ne voit pas et qui ne peuvent l'intéresser.

Ce qui est inutile — et ce qui coûte le plus cher — ce sont tous ces tralalas de salves d'artillerie, de feux de bataillons et de charges de cavalerie — à travers les

champs cultivés. Or, si le public ne s'avait pas de suivre les corps de troupes, de discuter manœuvres comme s'il y entendait quelque chose, on aurait moins peur de le faire crier, on abandonnerait toute cette pompe inutile — et l'on dépenserait beaucoup moins d'argent.

Et franchement, ce résultat vaut bien que l'on fasse comprendre aux braves gens, qui s'imaginent être des héros, combien ils sont ridicules en s'occupant de tant de choses auxquelles ils n'entendent rien.

D'ailleurs, c'est un service qu'on leur rend. Ces marches et ces contre-marches les éreintent. Ils se font un point d'honneur de se fatiguer autant que les soldats — qui eux, du moins, ne sont pas là pour s'amuser. Ils rentrent chez eux moulus, perclus et tout cela — pour se rendre ridicules.

Franchement, le jeu n'en vaut guère la chandelle, et il serait grand temps que nos stratèges-amateurs le comprennent.

CLAPETTE.

Mlle Zaza témoigne en police correctionnelle :

— Votre profession?
— Sans profession.
— Mais alors, quels sont vos moyens d'existence?
— Je vis aux dépens de ma réputation.

Pour en finir.

Ainsi que je l'avais annoncé dans le dernier n^o du *Frondeur*, je me suis rendu lundi dernier au *Continental*, afin de fournir au monsieur qui avait manifesté l'intention de me *rosser* à coups de bâton, l'occasion de mettre à exécution son suave projet.

Je n'ai vu personne.
Il est donc bien entendu, à présent, que les drôles qui insultent le *Frondeur* par cartes-anonymes sont des lâches qui sont décidés à fuir le coup de pied de Damoclès suspendu sur..... le contraire de leur tête.

Je dois dire, d'ailleurs, que depuis dimanche, cartes et lettres anonymes ont cessé subitement de nous arriver.
Si même, d'ailleurs, il nous en venait encore, je les transmettrais simplement à la justice et n'ennuyerais plus mes lecteurs de toutes ces polissonneries.

CLAPETTE.

En Chasse.

L'ouverture de la chasse a remis sur le tapis les clichés barbus de circonstance. Nous avons naturellement revu ce légendaire Nemrod équipé d'un complet de toile, qui, revenu bredouille, macule subrepticement son beau carnier neuf du sang d'un perdreau faisandé.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (formule consacrée), la chasse a été en honneur, et le sexe timide n'a pas toujours dédaigné de partager ce rude plaisir des mâles. On sait que les amazones, ces héroïques archères, faisaient, sans hésiter, le sacrifice d'un de leur libérons naturels. L'arc est le noble attribut de Diane, déesse de la chasse, toujours escortée de cet escadron de nymphes émuës dont la cuisse a fourni l'appellation d'une couleur tendre.

Que de fois n'a-t-on pas dit et imprimé que la chasse est un « noble délassement! »

On pourrait au moins contester la justesse de ce dernier vocable en voyant revenir au logis, d'un pas lourd, ces chasseurs dont le sillage laisse flotter une traînée de senteur aigre. C'est en effet, avant tout, pour les propriétaires trop bien nourris, le prétexte d'un entraînement hygiénique, une digue contre l'envahissement adipeux.

Les *pif paf* du chasseur gras, presque toujours aussi maladroit que débonnaire, ne m'éffrayent guère; mais la vue d'un chasseur efflanqué, agile comme un lévrier, me donne froid dans le dos. — Celui-là aura la éraauté impassible de ce chaos du roi de Dahomey qui, pour réjouir les invités de son monarque, décolle si correctement des ran-

gées de têtes en leur honneur: — Politesse et rigolade mêlées.

J'excuse plus volontiers la pêche à la ligne, cette folie douce qui fige tant de citoyens taillés pour la course dans des attitudes de Siméon Stylite sur une berge de rivière.

Il est vraie dire que jamais je ne me suis senti enflammé de donquichottisme pour les fritures vivantes. A ma honte, je confesse manquer absolument de sollicitude pour le poisson à l'œil bête, tout d'une venue, comme une poupée manchote de naissance.

Que voulez-vous? On peut avoir en soi les trésors de tendresse d'un brahmine pour les frères inférieurs sans être pour cela tenu à descendre jusqu'à l'ultime échelon de la sensibilité, car, à ce compte, l'acarus de la gale, la puce et la punaise, bien que non comestibles, revendiqueraient aussi leurs droits sacrés à notre miséricorde.

Un Malthus guêtré, jaloux de faire excuser ses nombreux forfaits, veut bien m'en donner la raison économique: ce qui me coupe la musette.

Selon ce chasseur maigre, le gibier de poil et de plume a la galanterie si prolifique qu'il ne vous laisserait, sans la cartouche équilibrante, ni un brin de luzerne, ni une pauvre écorée de bouleau à nous mettre sous la dent.

Alors, *utile dulci*?
J'aurais, du reste, après tant de défaillances personnelles, fort mauvaise grâce à m'indigner. Chose monstrueuse, inexplicable! Je ne me souviens pas d'avoir jamais mêlé un pleur furtif à la sauce du gibier qui m'était servi.

« L'homme n'est qu'un ventre, » a dit fort justement Monselet. — O lâché du Gaster!

Et tenez, maintenant, au moment précis où le bec de ma plume de combat est chargé à l'encre bleue d'une phrase vengeresse, me voilà en arrêt, les narines gonflées. Je me sens tout amolli par le savoureux fumet d'un lapereau auquel le pal ironique a donné la posture d'un nageur. Puis, pour m'achever, c'est maintenant la grasse odorance d'une perdrix aux choux, bardée comme un preux ou étapes de Terre Sainte.

Ma belle phrase, si laborieusement linéée, fait long feu. Puis que, dans l'incessante métamorphose, la vie s'alimente de la mort, et qu'après tout, je ne suis absolument pour rien dans l'ordre immuable des choses, je n'ai plus, à l'exemple de l'académicien Scribe, qu'à

« Souffrir et me taire
Sans murmurer. »

Mais je vais, pour me rattraper, ouvrir les vannes de mon indignation en signalant à la juste vindicte de mes concitoyens les plus tendres, l'odieuse mode des tirs au pigeon, et aussi, pendant que je tiens la corde, ce jeu dit « billard anglais », où on gagne du lapin vivant.

Vous souvenez-vous, âmes sensibles, de cet effarement de l'intéressante petite bête qui bat du tambour à ses moments perdus. Il faut l'avoir vu, guignant obliquement de son petit orbe rose, les oreilles droites, le stupide bookmaker qui s'apprête à le torturer.

Au moins, pour les condamnés à la gibelotte, ça ne traîne pas au marché! — Un petit coup sec, des feuilles de chou à la queue, et tout est dit. Deux secondes à peine. Une fin déale, quoi! Et ce n'est pas tout. La sollicitude suit ce privilégié jusque dans son trépas. Avez-vous remarqué qu'avant de le déshabiller on n'oublie jamais cette sage précaution qu'une mère, économe de son savon, prend en couchant sa marmaille? Ne doit-il pas se présenter déamment dans la casserole, son avant-dernière demeure?

Au moins le chasseur au carnier gagne honorablement son avoine, lui, en risquant très gaillardement l'insolation ou la pleurésie; mais que dire de ces bellâtres qui, sans bouger de place, ensanglantent en ricanant le plumage immaculé du doux pigeon?

N'est-ce pas, tout d'abord, un véritable sacrilège de l'abattre traitreusement ce bel oiseau symbolique? N'a-t-il pas plus de droit au respect, ce cumulard, que le sacré crocodile ou le vénérable éléphant blanc? Quelle raison d'en vouloir à ce bon facteur ailé qui, depuis l'arche de Noé, a jalousement conservé la spécialité des dépêches?

Le meurtrier d'un pigeon m'a toujours semblé une cruauté aussi bête qu'inutile,

sans aucune circonstance atténuante. — Invité, je crois toujours à une mystification quand un officieux en cravate blanche me passe une moitié de ce débonnaire volatile beaucoup plus riche de plumes que de viande.

Alors, je m'inscris lâchement pour un supplément de petit pois.

J'aurais peut-être bien, tout comme un autre, cédé à l'entraînement des plaisirs cynégétiques, si mon début dans la carrière n'avait été enrayé par un avertissement tout providentiel.

Par une belle matinée d'octobre, je gravissais, le fusil en bandoulière, un joli sentier, suivi en file indienne par trois jeunes hommes richement équipés. — Je marchais, m'en promettant de belles, plein de confiance, les narines ouvertes à l'exquise senteur matinale, quand, tout-à-coup, *paf!* je reçois dans le mollet gauche, comme un cinglement de chambrière.

Le beau fusil du coupable fumait encore. Ce maladroit jeune premier eut l'adorable candeur de m'assurer, sur la tête de sa nourrice, qu'il ne l'avait pas fait exprès. — Je m'en doutais un peu; mais, suffisamment payé pour me montrer défilant, je m'empressai de battre en retraite, estimant qu'il vaut encore mieux être blessé dans son amour-propre, qu'en pleine colonne vertébrale.

Allons, chasseur, vite en campagne,
Du cor n'entends-tu pas le son?

Si, chasseur enragé, j'avais allumé les bougies de l'hyménée, il me semble que mon repos serait à tout jamais troublé par cette diable de chanson et son agaçant *ton ton, tontaine, tonton*. Aussi aurais-je, pendant les saturnales de la semaine grasse, triple charge de coton dans les oreilles pour ne pas entendre l'écho de cette ironie rimée qui prédit à tous les infortunés de ma catégorie l'active collaboration du minotaure.

Oh! oui, j'aurais, je le sens, la méfiance suraiguë, à jet continu. Rêche comme un crin, je prendrais ombrage des allusions les plus voilées, voyant une menace dans le croissant de la lune, un emblème injurieux dans les cornes allongées du débonnaire colimaçon.

Enfin, il faut tout prévoir, si ma folle passion pour le miroir aux alouettes devait résister à ces angoisses immanentes, il me resterait, comme suprême ressource, à museler le malin en dressant, de gré ou de force, ma conjointe aux nobles exercices de l'intrépide Diane.

Alors, mes enfants, sécurité sur toute la ligne!

Non, certes, ce n'est pas moi qui aurais jamais eu l'abracadabrante naïveté d'enjoliver mon vestibule d'objets d'art empruntés à la dépouille du cerf.

Les célibataires peuvent, impunément, s'offrir l'attribut classique des infortunées conjugales; mais, chez un électeur marié, cette exhibition provoquante ne manque pas d'une certaine cranerie, semblant bien dire :

— « Hein! vous voyez que je ne crains pas d'être coiffé, moi! »
— Folle témérité!

Du cor n'entends-tu pas le son,
Ton ton, tontaine, ton ton?

C'est fatal. La parure du noble hôte de nos bois, cornes de Damoclès, viendra inéluctablement couronner le front de ce candide bravache.

J'offre de bon cœur un joli lapin bleu à qui prouvera que l'épouse la mieux capitonnée de vertu n'éprouvera pas, à un moment donné, et sous l'hypnotisme de cette agaçante contemplation, la dérangeaison d'une cascade galante. — Madame Eve a fait école.

Depuis que ce trophée a franchi l'huissier immaculé du sire de Cornebiche, un esprit clairvoyant (rien des maris) pourrait, à certains prodromes, évaluer la stratégie de madame.

— Est-ce que vraiment vous irez faire l'ouverture chez les Vaublanc, mon ami?

— Mais certainement, comme tous les ans.

— Vous finirez par me les faire prendre en grippe, ces gens là!

— Pourquoi donc ma Nini? les Vaublanc sont du meilleur monde et s'entendent à merveille à recevoir leurs invités.

— Je n'en doute pas, mais ces aimables hôtes vous accaparent pendant que moi, Pénélope délaissée, je file de la laine à la

maison. L'année dernière, ne vous ont-ils pas gardé près de quinze jours ? (Elle prend une attitude câline.) Ne pourriez-vous donc me faire le sacrifice de votre vilain fusil, ami ?

— Ne bouge pas, tu es adorable dans cette pose, ma Nini. Tiens, veux-tu ? Nous allons faire un traité.

Madame, rayonnante. — Vous n'irez pas chez les Vaublanc ?

— Laisse-moi donc finir, et tu verras si ton image de Pénélope a porté juste :

Article premier. Par saint Hubert, je jure de ne pas dépasser la semaine et de résister à toutes les séductions de cette Capoue giboyeuse.

Article deux. Je t'autorise à quitter tes lares pour aller passer ces huit jours à Paris, chez ta bonne mère.

Madame, d'un air indifférent. — Allons, c'est entendu, puisque rien ne peut vous retenir, enragé !

Cette feinte, A, B, C de la petite guerre matrimoniale, aura, jusqu'à la consommation des siècles, de beaux jours sur la planche.

Alors, moi, j'ai de grandes chances pour garder mon lapin bleu.

SAINT-FRANÇOIS.

REMEMBER.

Tu n'avais pas seize ans, alors, chère mignonne, Et tes jolis nichons ne les remplissaient pas Les plis de ce corsage artistique qui donne Même à la maigrelette, un faux semblant d'appas.

Tu n'avais pas seize ans ! Une tresse soyeuse Ondulait sur ta nuque où mon brûlant baiser Se hasardait lorsque d'humeur capricieuse Tu détournais ta bouche et semblais refuser.

Tu n'avais pas seize ans ! Quand tu disais : « Je l'aime ! » Ce mot délicieux, tu le disais si bas, Que pour te rassurer, moi, je faisais de même ; Alors tu te jetais, rougissante, en mes bras.

Tu n'avais pas seize ans ! Et ta bouche naïve, Lorsque tu me parlais, ne savait pas mentir, Ton innocence était ravissante et craintive : On se fut fait un crime, enfant, de la trahir.

Tu n'avais pas seize ans : ah ! l'époque est passée. Depuis un lustre et plus ; comme tout est changé ! Le corsage est rempli, la tresse délaissée Ton cœur dans maint amour déjà s'est engagé.

Et tu ris maintenant lorsque je te remontre ; Tu rougis d'autrefois, de ta naïveté ; Ton cœur bat maintenant tout comme bat ta montre ; Par dessus les moulins ton bonnet est jeté !

Que m'importe à cette heure où ton baiser se donne ? J'eus le premier qu'offrit ta lèvre de quinze ans : Quand j'y pense parfois mon cœur encor frissonne : Ah ! ces souvenirs là restent toujours puissants !

Nous ne nous aimons plus pourtant, mais la pensée Serepote souvent vers les jours de jadis : Ne regrettes-tu pas l'existence passée ?... Voulons-nous de nouveau la recommencer, dis ?... FORTUNIO.

EN TOURNÉE

(Les comédiens très ordinaires du Théâtre des Moralités-Dramatiques s'appêtent à donner une représentation de *l'Innocence dans le crime* aux habitants de Frontignac-sur-Andelle.)

Lavoine (entrant dans la soupenle qui sert de foyer). — Belle salle, mes enfants, superbe salle ! Les mères de famille, rassurées par l'enseigne, inondent nos portiques avec leurs demoiselles. De mémoire de Frontignac, on n'a vu pareille affluence au théâtre de la ville. Les autorités civiles et militaires siègent aux premiers rangs.

Cora. — Beaucoup d'officiers ?

Lavoine. — Tout l'état-major des pompiers. Il s'agit de laisser ici d'excellents souvenirs.

Cora. — Faudra-t-il appuyer sur la chanterelle à mon dernier viol ?

Lavoine. — Tu verras les dispositions de la salle. Ça se sent, ces choses-là.

Rodriguez (premier rôle). — Le maître du café de la comédie n'a dit que nous pouvions y aller sans crainte : ils sont dans le mouvement ici.

Flipot. — Attention !... Je vais frapper les trois coups... Place au théâtre !

(Les deux premiers actes marchent convenablement. Personne n'a bronché pendant le monologue où la touchante Estelle raconte que, s'étant endormie d'un lourd sommeil, un soir, dans le parc, elle a rêvé qu'un serpent l'enlaçait de ses nœuds. Les mères de famille ont frémi ; mais les demoiselles n'y ont vu que du feu. Le caporal des pompiers s'est penché à l'oreille d'un de ses hommes en ricanant : le drôle a compris l'apologue.)

Des scènes bourrées de tartines morales sont chaleureusement applaudies. L'attention redouble à la vue d'Estelle se dirigeant vers le bosquet où elle a déjà rêvé du serpent.)

Estelle (passant sa main sur son front). — C'est singulier... Chaque fois que le duc de Monteleone, m'offre un bouquet, mon front s'alourdit, mes yeux se ferment malgré moi... Entrons sous ce berceau pour m'y reposer un instant.

Le duc (rampant, avec tremolo à l'orchestre). — Elle est là !... L'innocence dort et le crime veille !... Ah ! la sorcière du Val-Maudit ne m'a point trompé : le philtre, vendu au poids de l'or, est infallible : quelques gouttes sur des roses, et un sommeil pesant s'empara de la victime... Sur ma foi de gentilhomme, ce que je fais là est lâche !... La passion m'égare... Mais pourquoi est-elle si belle !... Va donc pour l'enfer au ciel si j'ai le paradis sur la terre !

(Redoublement du tremolo. Rumeurs dans la salle. Les mamans commencent à comprendre ; les pompiers se donnent des coups de coude en riant en dessous.)

Estelle. — Ce léger repos m'a fait du bien... Le caporal. — Elle s'habitue au serpent. Estelle. — Les anges ont veillé sur moi pendant mon sommeil. Une voix. — Drôlement !

Une autre voix. Taisez-vous donc !... Quand elle vous dit qu'elle a veillé ! (L'acte se termine cahin-caha, l'intervention céleste ne semblant rien moins que prouvée aux pompiers. — Au foyer les artistes ne sont pas sans éprouver quelque inquiétude.)

Lavoine. — Encore un peu et nous étions égayés. J'ai l'af pour le troisième effet du bosquet.

Flipot. — A votre place je le couperais. Le second n'a passé qu'à grand-peine ; le troisième chavirera.

Rodriguez. — Et pour quelle raison serais-je foudroyé au dénoûment ?

Cora. — Et ma scène de folie ? Qu'est-ce qu'elle viendra faire, puisque j'ai laissé passer inaperçus les deux premiers attentats ?

Flipot. — Ce que j'en dis, c'est pour vous. Pas moi qui recevrai l'averse.

Lavoine. — Mon Dieu... quelques sifflets de plus ou de moins ne sont pas une affaire.

Rodriguez. — Enfin, la pièce n'aurait plus aucun sens, aucune moralité.

Flipot. — C'est drôle tout de même d'enseigner la morale avec tant de viols à la clef.

Lavoine. — Au théâtre pour le der, mes enfants, et enlevons l'morceau d'autor.

(La toile se relève sur une salle houleuse. Il y a de l'orage dans l'air. Les couplets moralisateurs provoquent quelques baillements. Déjà grangrené, le public de Frontignac attend avec impatience qu'on lui serve des situations corsées.)

Le marquis de Calatrava (à sa fille). — Orgueil de mes cheveux blancs, ô mon Estelle, continue de mériter, par tes vertus, les bénédictions du ciel.

Un pompier. — Un joli conseil !... Une voix. — Mais puisque l'pauvre vieux la croit toujours pure, il est dans son rôle.

Estelle. — Soyez sans crainte, cher auteur de mes jours, le lait que j'ai sucé dans notre noble maison vous est un sûr garant de ma fidélité aux bons principes.

Le marquis de Calatrava (montrant le bouquet que tient sa fille). — D'où te viennent ces belles roses, ma chérie ? Les jardins de l'Alcazar n'en pourraient offrir de si parfumées.

Estelle. — Je les tiens du duc, ô mon père. C'est lui qui chaque matin m'adresse ce tribut odorant.

Le marquis de Calatrava (à part). — Cet homme est ténébreux. Bien qu'appartenant aux plus grandes familles des deux Castilles, je le crois capable de tout. (Haut.) Je te laisse, chère Estelle. L'heure de la sieste me réclame. A bientôt. (Il sort.)

Estelle (respirant le bouquet). — Quelle senteur pénétrante !... Elle me trouble... m'enivre... Un instant de sommeil réveillera mes sens alanguis. (Elle se dirige vers le bosquet.)

Le caporal. — Comment, encore ?... Trois fois de suite ! C'est s'f...iche du monde !

Le pompier. — Elle n'entrera pas, c'est une frime.

Estelle. — D'où vient que malgré moi j'éprouve une secrète inquiétude sur le seuil de cet asile embaumé ?

Une voix. — N'entrez pas, mamzelle, ou gare au serpent !

Les spectateurs. — Entrera ! N'entrera pas ! (Chut et sifflets.)

Estelle (souriant). — Comme toujours, mon ange gardien veillera sur moi. Entrons. (Le chabannais commence en grand. On rit. On vocifère. Cris d'animaux variés.)

Le duc (paraissant). — Elle est là !... (Assez ! assez !) L'enfer me livre ma proie !

Les pompiers (en masse). — La toile ! La toile ! Ous qu'est ma pompe ?

Rodriguez (bas à Coradaus le bosquet). — Vite, vite, pousse le cri et ouvre carrément ton peignoir, ou nous sommes fumés !

Cora (sortant de l'asile embaumé). — Le monstre !... Ah ! ma mère, comment oserai-je vous abandonner au séjour des élus !

(Tapage à tout casser. Les mamans se sauvent avec leurs filles. Les petits bancs, les morceaux de banquettes pleuvent sur la scène. M. le commissaire central essaie en

vain de parler ; son autorité est méconnue. Il reçoit même un fort trognon de pomme sur l'œil gauche que lui adresse un anarchiste en délire. Jamais Frontignac ne s'est trouvé à pareille fête. A grand-peine les pompiers arrivent à faire évacuer la salle.)

Flipot (dans la soupenle). — Je vous avais bien dit qu'il y aurait d'la casse.

Lavoine. — Ça s'est encore mieux passé que je ne croyais. Beaucoup de bruit pour rien.

Rodriguez. — Pour rien ? Tu en parles à ton aise. J'ai les jambes pleines de bleus.

Lavoine (riant). — Ils t'ont prouvé qu'ils étaient dans le mouvement.

Estelle. — Bien la peine de leur montrer mes trésors pour les quiller ! Les sauvages !

La portière du théâtre. — Un billet du capitaine des pompiers pour Mlle Estelle.

Estelle (inquiète). — Est-ce qu'il voudrait m'envoyer coucher au violon ? (Après avoir lu.) Je disais aussi... (A ses camarades.) Vous ne m'attendrez pas pour souper... Je suis invitée.

LOUIS LEROY.

Ça et là !

On a lu dernièrement dans les journaux de Liège qu'un employé des grands magasins du Louvre était l'heureux époux d'une jeune femme qui, en moins de 20 mois, l'a rendu père de quatre enfants, deux par séance.

M'est avis que c'est le moment ou jamais, pour les magasins qui possèdent un personnel aussi prolifique, d'annoncer la création d'un comptoir spécial pour les confections d'enfants.

On annonce qu'un ouvrier a été vu sur les travaux du futur Conservatoire, au boulevard Piercot

La justice informe.

La commission des monuments vient de décider, qu'avant la démolition de l'urinoir qui orne l'angle formé par la rue Pont d'Avroy et le boulevard de la Sauvenière, une vue d'ensemble et un plan détaillé de ce coin de Liège pittoresque seront dessinés.

M. Cralle (Aristide), l'auteur bien connu des « vieilles maisons de Liège encore debout », exposées naguère à l'Union des artistes, a été chargé de ce travail.

Tout commentaire est superflu.

Le comble de la précaution : Mettre un frein westinghouse à la fureur des flots.

Pavillon de Flore

Un jour que le P. La Chaise — confesseur de Louis XIV — (peu d'années, précisément, avant l'époque où se passe l'action des Cloches de Corneville) avait réprimandé son impénitente ouaille sur ses frasques royales et l'avait onctueusement rappelée aux devoirs imposés par le mariage, le roi, pris de dépit, jura au jésuite le tour pendable suivant. Du moins c'est la chronique anecdotique qui l'affirme. Pendant sept jours, sans merci ni trêve, il lui fit servir à chaque repas de la morue à la crème — une des dernières créations culinaires, et une des plus goûtées du marquis de Béchemel.

Le premier jour, le révérend se pourlécha saintement les babines. Mais le septième ! Le septième, il faisait vraiment pitié. Malade, écorché, n'en pouvant plus :

— Sire, exclama-t-il, le séjour de la cour... (Dieu ! quelle crampe atroce !)... m'est devenu intolérable...

— Et pourquoi cela, M. l'abbé.

— Votre maître d'hôtel, sire, me tue (la morue décale sa présence : pouah !)... en ne cessant de me servir de la morue à la crème... (nouveau rappel du déjeûné sous-marin). J'ai eu beau geindre, crier, tempêter : rien n'y a fait. De la morue à la crème, c'est exquis ;... mais à la longue...

— Dans un ordre de choses différent, vous m'avez soumis au même régime. De la fidélité conjugale à la crème, M. l'abbé, c'est exquis ;... mais à la longue...

Ne pourrions-nous pas dire, à notre tour : les Cloches, c'est délicieux. Mais les Cloches à chaque repas, les Cloches à la longue..... cela finit par devenir indigeste.

Certes — mais ce serait désobliger l'amphitryon ; et la nappe est si blanche, si éblouissante, la vaisselle et le service — en général — si irréprochable, qu'il vaut mieux prendre gaiment patience.

..... L'impression unanimement favorable ressentie à la première audition de la troupe nouvelle, s'est accentuée les soirées suivantes. Tous les rôles, cependant, n'étaient point parfaitement sus ; quelques notes — d'une justesse problématique — échappées deci delà, soit à un artiste soit aux chœurs, détonnaient dans l'ensemble ; puis « l'émotion inséparable » laquelle, paraît-il, n'est pas un mythe inventé à plaisir par un chroniqueur à court de copie. Aujourd'hui les légères macules ont disparu ; l'interprétation est devenue en tous points excellente.

Effeignons des guirlandes. Madame Régine-Germaine est une gra-

cieuse actrice et une chanteuse de talent. La voix, je le concède, est un tantinet gracile ; mais avec quel art elle la mène et avec quelle distinction elle remplit sa tâche.

La correction du débit, la tenue, le tact, voilà de bien précieuses qualités — qu'elle possède sans conteste. Elle détaille avec infiniment de goût les jolis couplets des « ovi et non » au 2^e acte ; et le sentiment qu'elle distribue dans son duo du 3^e avec le *marquis*, lui vaut des applaudissements mérités.

Madame Dintzer a droit à mille compliments. Cette artiste s'est chargée, pour ainsi dire au débotté, du rôle important de *Serpolette* et elle l'a appris en quelques jours, la dame à qui il était destiné ayant, au dernier moment, fait faux bond au directeur. C'est bien le plus tripon minois qui soit. De l'esprit aussi et de la crânerie.

Peut-être pourrait-elle souligner moins discrètement les gaudriolantes intentions des auteurs dans la chanson du Cidre : « La Pomme est un fruit plein de sève ! L'interprétation serait, de cette manière, tout à fait judicieuse.

Il n'y a que des éloges à adresser à M. Villard sur la façon dont il a composé le personnage du *Marquis*. Beaucoup d'aisance et un organe sympathique mis au service d'un réel talent. Il a avantageusement profité des menues remarques que la critique lui avait faites. Une salve de bravos salue, chaque soir, la romance du 3^e : « Une servante que m'importe. » dite avec un accent pénétrant.

Trop d'exubérance dans le jeu scénique, tel est le plus grave reproche que l'on pourrait adresser à M. Urbain, une vraie nature de comédien. Hormis cela, il réalise un *Jean Grenichou* parfait, qui connaît les planches et y tient la place qui convient à son mérite.

Mais pourquoi, diable, un pauvre pêcheur comme lui porte-t-il au 1^{er} acte une manière de cape en velours cramoisi ?

La pêche, si elle donne du sang pour trois, ne procure guère, d'ordinaire, du trois pour cent.

Le moindre filet — non de voix car M. Urbain en possède suffisamment — le moindre filet de chanvre ferait mieux notre affaire. Nous réservons notre appréciation sur M. Cavé — convenable, mais qui ne fait guère oublier, oh non !, ses devanciers dans le rôle de Gaspard. M. Victor, toujours consciencieux, a eu et à bon droit, sa large part de succès dans le rôle ébouriffant de l'innérrable bailli de Corneville. Les chœurs marchent convenablement, et quelques pimpantes petites femmes mettent, au milieu du tableau, leurs bouquets éclatants et frais.

X.

Un numéro CINQ centimes.

Pendant la saison théâtrale

Demandez à tous les marchands de journaux, dans les kiosques et aux portes des théâtres :

LA LIBERTÉ

journal progressiste quotidien qui publie, tous les jours, un courrier des théâtres très complet et les PROGRAMMES DÉTAILLÉS DES SPECTACLES, y compris la distribution des rôles, ainsi que le font les journaux-programmes.

Un numéro : CINQ CENTIMES

ABONNEMENT : QUATRE FRANCS PAR TRIMESTRE.

(Les personnes prenant un abonnement, à partir du 1^{er} octobre prochain, recevront gratuitement le journal jusqu'à cette date.)

LITTÉRATURE

La Tribune, organe de l'Union décentralisatrice littéraire de France, ouvre un concours littéraire, pour prose et poésie.

Premier prix de poésie : cent cinquante francs.

Deuxième prix » une médaille d'or.

Premier prix de prose : cent francs.

Deuxième prix » une médaille de vermeil.

Les sommes en argent pourront être rem placées, si les lauréats le désirent, par des objets d'art d'égales valeurs.

D'autres médailles, des ouvrages seront également distribués. Dix exemplaires du numéro publiant les pièces couronnées, seront envoyés gratuitement à chacun des lauréats.

Il n'y a d'autre condition pour pouvoir participer au concours que d'être abonné à la Tribune, qui est une des plus belles et des meilleures revues littéraires, et qui forme à la fin de l'année un superbe volume de luxe.

L'abonnement annuel n'est que de 7 francs (port en sus). S'adresser à M. Eymar La Peyre, 21, rue Bellegarde, à Bergerac.

Un numéro spécimen est envoyé sur demande.

F.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction M. RUTH.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Samedi 15 septembre 1883

Les Ouvriers, drame en 4 actes.

112^e représentation du grand succès : Les Cloches de Corneville, opéra-comique en 3 actes.

Dimanche 16 septembre 1883.

Rentrée de M. DESJOLIS.

Une Cause Célèbre, grand drame en 6 actes.

Les Sonnettes, comédie en 4 actes.

Lundi 17 septembre 1883.

113^e représentation de : Les Cloches de Corneville. — Les Sonnettes.

Au premier jour : Les Mousquetaires au Couvent, opéra-comique en 3 actes.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 42.

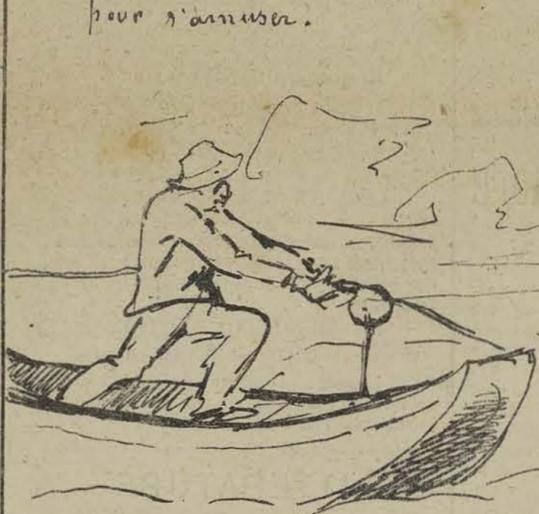
CANOTAGE



a 4 entraînement.

Rameurs sérieux on voit bien qu'ils ne sont pas là pour s'amuser.

30-ade
membres du Royal Solais-Club... l'embarcation ne manque pas de lest.



Canotage forcé.

Canotage bien entendu! arrivera beau second et cependant sans entraînement.



... d'un débarquement pour Cythère... ainsi nommée parce que
... femme qui y fut a dit le faire...
... ainsi nommée parce que...
... ainsi nommée parce que...
... ainsi nommée parce que...

Périssoir... ne manque pas d'entraînement!